

Le spectacle zygomatique

Les Vagabonds proposent une fin d'année (très) souriante avec un Labiche rondement mené, au théâtre du Pavé.

"Rire : seule issue au néogâtisme gélatineux... Il faut retrouver le chaos positif et joyeux, exorciser la vie, la ressusciter." Daniel Accursi, *Le Néogâtisme gélatineux*.

Halte aux surchauffes snobino-intellectuelles, voilà de quoi réchauffer autrement, de quoi assouplir nos zygomates quelque peu abandonnés en ces temps "gélatineux", pour reprendre le mot d'Accursi. Avec *Le plus heureux des trois*, Francis Azéma et les Vagabonds proposent de quoi se dépêtrer dans un retour aux brillantes – et malheureusement trop méprisées – comédies de Labiche. Le mépris n'est pas neuf et côtoie une charmante hypocrisie : de leur vivant, Labiche, Scribe, Clairville et autres dramaturges féconds étaient déjà considérés comme les rois des genres inférieurs, mais leur "infériorité" faisait se déplacer le Tout Paris en masse... Ils régnèrent en maîtres sur l'horizon théâtral du rire au XIXe siècle et on comprend pourquoi.

"Ah ! nous fûmes bien coupables..."

Voilà une fable à faire tomber la plume des mains : damné Labiche, maudit sois-tu, toi et ta secrète cuisine de relations amoureuses, tes pincées de quiproquos, tes coups de théâtre à la louche, tes hasards malencontreux tombant à pic pour retourner le cours des choses comme une crêpe... Mais puisqu'il le faut, examinons la recette. Ingrédient central : Alphonse Marjavel, incarnation du "bourgeois" façon Labiche – un fat aux yeux indessillables, dont la bêtise n'a d'égal que l'aveuglement entêté. Dans la tête de cerf qui orne son salon, des billets doux circulent, petits "poulets" qui seraient bien compromettants pour Hermance, la bourgeoise adultère. Entre deux sursauts de terreur hystérique, cette dernière roucoule avec Ernest, l'ami traître. Leur idylle essoufflée doit composer avec la présence parasite d'un oncle au passif lourd et d'une nièce quelque peu à la ramasse, poursuivant l'idée fixe d'un mariage avec Ernest. Sans compter les yeux indiscrets du personnel : Pétunia, la jeune bonne prête au chantage, Lisbeth et Krampach, couple d'Alsaciens tout droit sorti d'un fantasme régional, caricature du provincial comme on la pratique volontiers au XIXe siècle. Et l'invisible cocher, témoin de toutes les petites cochonneries que l'on découvre, peu à peu, à l'actif de chacun de ces personnages.

Côté texte, une émancipation du schéma topique "mari-épouse-amant". Le triangle éclate : tous et toutes les mêmes, une grande foire à la tromperie et à l'aveuglement, chacun veillant à ses mensonges, dupeurs et dupés se cachant dans chaque personnage, le tout dans une continuelle surenchère de révélations et de malentendus. Disons-le clairement : pas le temps de s'ennuyer. Réfléchir ? Peuh, on n'est pas là pour ça, on est là pour rire et contre toute dépréciation, admettons une bonne fois pour toute que la chose n'est pas facile si l'on souhaite dépasser les lourdes galéjades...

Un sacré texte tout d'abord, une machine huilée de main de maître, aux rouages sans faiblesse, qui allie virtuosité dramaturgique et verbale, le savoureux des situations le disputant aux "pointes" des échanges, à une pratique brillante de l'aparté. La richesse de la pièce tient beaucoup aux soins déployés par le dramaturge pour ne laisser aucun personnage dans l'ombre, pour ne jamais se contenter d'instrumentaliser. Pas de faire-valoir, chaque personnage est susceptible d'assumer le comique ou de faire avancer l'action. Résultat : pas une scène ne laisse de répit aux zygomates, le rire se nourrit à des sources variées, des éléments de farce au tranchant de la satire.

Côté scène, une belle efficacité. Du rythme, une énergie qui ne souffre aucune baisse de régime : un jeu investi de la part de tous les comédiens, du bourgeois ridicule (Francis Azéma) à la soubrette coquine (Pauline Le Coq). On regrettera un usage boiteux de l'accent alsacien (belge ? suisse ?), mais Sylvie Maury et Denis Rey assument la caricature avec un engagement jouissif et sont vite pardonnés. D'une manière générale, un jeu comique très marqué, dont l'outrance volontaire est pour beaucoup dans la dynamique de l'ensemble : toute la palette des émotions y passe, dans cette déclinaison à la fois superficielle, nette et rapide qui fait toute l'efficacité du genre. Vifs et souples, Corinne Mariotto (Hermance) et Pierre Matras (Ernest) y brillent particulièrement. Plus intériorisé, le jeu de Jean-Pierre Rouanne (l'oncle) créé un contraste intéressant, tandis que Cécile Carles (la nièce) soigne sa courte partition, rappelant qu'il n'y a pas de petit rôle quand on a du talent. De la mise en scène on retiendra, au risque de se répéter, l'attention portée au rythme, ainsi que des initiatives ponctuelles qui ajoutent des touches fantaisistes, prolongent l'emportement quasi surréaliste de ce petit cercle de femmes et d'hommes empêtrés dans leurs mensonges – entre les actes, on nous rappelle à la réalité scénique, comme pour amener une ultime once de dérision, de légèreté. De part et d'autre du quatrième mur, il n'y a personne pour se prendre au sérieux et cela fait grand bien. Un apprentissage du rire dans son indispensable simplicité, qui requiert du savoir-faire et du talent. Un délicieux moment. II

Manon Ona